



Blu-ray/ «Le Grand Silence», sans voix ni loi

Réédité en Blu-ray, le chef-d'œuvre de Corbucci tord les codes du western spaghetti dans une critique à peine voilée de l'impérialisme.

Des trois Sergio qui, avec Leone et Sollima, réinventèrent la légende de l'Ouest made in Cinecittà sous l'appellation western spaghetti, Corbucci n'était certes pas le plus subtil, mais le plus prolifique et le plus sombre, instillant à la cruauté une outrance baroque au service d'une critique politique cinglante et désenchantée. De fait, *le Grand Silence* (1968), septième western et chef-d'œuvre absolu du cinéaste, exacerbe cette propension à l'outrance jusqu'à la radicalité, pour atteindre des sommets de noirceur rarement égalés.

Chaman. Epousant le rythme languide d'un chant funèbre où l'âpreté de l'hiver semble avoir enseveli toute trace d'humanité, le film, sur une sublime partition d'Ennio Morricone, teintée de dissonances cristallines, frappe d'abord par sa blancheur cotonneuse, ses étendues de neige à perte de vue, rompant avec les canicules arides propres au genre, dont Corbucci avait déjà pris le contre-pied dans *Django* (1966), avec ses flaques de boue rivant tout être vivant à la fange. Ce parti pris graphique, tout en contrastes, lui confère non seulement une splendeur visuelle éblouis-

sante, mais également une gravité inquiète, un monochrome sans horizon qui accentue l'effet de boucle et de bulle étouffée qui structure le film. Le pessimisme moral y confine au nihilisme le plus total. La violence, comme embaumée sous les rigueurs de glace, explose en pics vertigineux et les fusillades virent aux massacres de masse – critique sous-jacente du fascisme.

Enfin, dans un monde où le dialogue n'est plus possible, où la parole ne fait plus sens, le silence prévaut, d'où l'idée de génie d'un héros muet, Silenzio (campé par un Jean-Louis Trintignant à contre-emploi, au charisme impressionnant). Le mercenaire taciturne, dont l'Homme sans nom offrait dans la Trilogie du dollar l'incarnation la plus emblématique, cède ici la place à un pistolero complètement mutique, et pour cause : témoin dans son enfance de l'assassinat de ses parents par des chasseurs de prime, il fut réduit au silence de la plus barbare des manières, gorge tranchée et cordes vocales sectionnées, d'où ce nom, faisant écho à son handicap et au silence que sa présence impose. Fine gâchette de l'Ouest, il arpente désormais à pas lents les montagnes

enneigées de l'Utah, emmitouflé de peaux de bêtes, et, tel un ange exterminateur, un chaman fantomatique, traque les chasseurs de prime sans foi ni loi qui, à la solde des propriétaires terriens et véreux, déciment les paysans affamés de la région réduits au banditisme pour survivre – un épisode connu de l'histoire des Etats-Unis, la Johnson County War, dont Michael Cimino livra une version mélancolique dans sa *Porte du Paradis*.

Capitalisme. Au mutisme du héros, Corbucci oppose la feinte douceur de l'impitoyable Tigrero (Klaus Kinski, d'une sobriété rare), qui semble être son double inversé et le messager de sa mort, et dont le cynisme, le sadisme et le pointillisme – il consigne chacun de ses crimes dans son calepin – évoquent la barbarie bureaucratique, réminiscence du passé fasciste de l'Italie, à laquelle s'adjoint une critique de l'impérialisme occidental et du capitalisme sans scrupule. Vision nihiliste que le cinéaste partage par la mise en scène (échanges de regards, surcadrages, profondeur de champ, zooms et dezooms tranchants), notamment dans une finale imparable et terrifiante. Dans ce monde sans espoir, la



lente glaciation s'abat sur les
corps que la neige recouvrira
d'un implacable linceul.

NATHALIE DRAY

LE GRAND SILENCE

de **SERGIO CORBUCCI**

Coffret 3 Blu-ray

(StudioCanal, Make My Day).



Jean-Louis Trintignant
est utilisé à
contre-emploi.

PHOTO STUDIOCANAL